

La conquête de la Sibérie par la Russie de la fin du XVI^e siècle à nos jours

*Recteur Jean-Pierre POUSSOU**

Personne aujourd'hui ne met en doute que la Sibérie fait partie de la Russie : avec 12 millions de kilomètres carrés, elle représente même un peu plus de 70 % de sa superficie. Pourtant, elle a été pendant très longtemps quasi totalement à l'écart de l'espace russe. C'est seulement à partir de la fin du XVI^e siècle, avant tout pour retrouver une importante production de fourrures, que les Russes ont commencé à s'installer au-delà de l'Oural et à découvrir puis dominer les vastes territoires sibériens. Dans un premier temps, le rôle de l'État russe a été très faible même si, en mettant fin en 1552 au khanat tatar de Kazan, Ivan le Terrible a fait sauter le verrou qui fermait aux Russes l'accès à la Sibérie. Ivan s'intitula d'ailleurs dès 1556 « souverain de toute la terre sibérienne et des pays du Nord ». Mais il n'avait pas les moyens d'agir de manière continue et importante à la fois à l'ouest et à l'est.



C'est donc la famille des Stroganov, qui était à la tête du commerce russe des fourrures, qui fut à l'origine de ce mouvement vers l'est qui est l'exact pendant de l'avancée vers l'ouest des Canadiens et

*Professeure émérite à l'université Paris-Sorbonne

des Américains¹. Les Stroganov firent appel à une troupe de cosaques commandés par Iermak Timoféievitch. Ils s'emparèrent en 1579 de Sibirie, l'actuelle Tobolsk, qui était à la tête d'un autre khanat. La Sibirie devint donc à la fin du XVI^e siècle le nouveau centre de ravitaillement en fourrures de la Russie, leur collecte étant assurée par des Cosaques, aussi bien pour le compte des Stroganov que pour le leur. Organisés en troupes d'ampleur très variable, jusqu'à la fin du XVII^e siècle ils parcourent les espaces sibériens et les font rentrer les uns après les autres dans les territoires dominés par le tsar. Même si l'État russe n'est pratiquement jamais à l'origine de leurs initiatives et expéditions, ces troupes de cosaques ont des rapports avec lui, ne serait-ce que pour structurer les implantations qu'ils fondent au fur et à mesure de leur progression. Ils ont en effet besoin d'asseoir celle-ci en créant des noyaux de colonisation qui leur assurent de meilleures conditions de vie et des points d'appui. On leur doit donc la mise en place de très nombreux *ostrogs* qui sont des forteresses en bois très proches par leur apparence des fortins d'Amérique du Nord. Ils peuvent y installer une famille, ou la faire venir, cependant que des colons russes, qui sont le plus souvent des serfs à la recherche de terres libres, viennent les y rejoindre, ainsi que des communautés religieuses (moines et minorités persécutées comme les Vieux-Croyants), la Sibirie accueillant ainsi des dizaines de petites implantations humaines, la plupart des *ostrogs* ne dépassant pas deux ou trois centaines d'habitants.

L'implantation russe en Sibirie n'aboutit donc jamais à la mise en place d'une occupation continue de l'espace, les *ostrogs* ne constituant que des points d'appui isolés avec création dans les terres qui les entouraient directement de cultures et souvent d'un élevage permettant à la fois de nourrir la population de l'*ostrog* et d'assurer aux cosaques, que l'on définit souvent comme des paysans soldats mais qui sont aussi des chasseurs, le ravitaillement nécessaire pour leurs déplacements à la recherche des fourrures. L'*ostrog* leur permettait également de se protéger contre d'éventuelles attaques des populations indigènes. C'est l'une des difficultés principales auxquelles ils se heurtèrent même si, à l'exception des peuples du nord-est (Koriaks, Tchouktches surtout) qui étaient des peuples guerriers, ainsi que des Khantys et des Evènes, la plupart des tribus sibériennes n'opposèrent pas de résistance à l'avancée des cosaques. Les indigènes furent beaucoup moins un problème qu'aux États-Unis parce que les Russes malgré les conséquences négatives de leur avancée qui vont être soulignées, les traitèrent mieux, ne se trouvant pas en concurrence pour la terre car les indigènes n'étaient pas installés dans les zones propices à une colonisation agricole. Les rapports n'en furent pas moins difficiles et s'accompagnèrent souvent de révoltes indigènes, les Russes venant bouleverser leurs modes de vie et leurs territoires de chasse, heurter leurs croyances et leur religiosité afin de les convertir au christianisme, et les soumettant le plus souvent à une forme de servage. Il y eut donc de nombreux massacres, dans quelques rares cas de tribus entières, soit parce qu'elles ne se soumettaient pas, soit parce qu'elles s'étaient révoltées. Les maladies et l'alcool amenés par les colonisateurs contribuèrent aussi très fortement au déclin et souvent à la disparition totale ou partielle de tribus sibériennes même si l'on n'eut pas l'équivalent des grandes guerres indiennes que connut aux États-Unis l'avancée vers l'ouest. On estime qu'ils étaient environ un million à la fin du XIX^e siècle et sans doute entre 1,5 et 2 millions au XVII^e.

L'autre grand problème auquel se heurtèrent les Russes, ce fut la nature sibérienne. Ici, en effet, le climat est beaucoup plus froid qu'en Amérique du nord et les étendues glacées descendent nettement plus bas. Seule la partie sud de la Sibirie présente des possibilités agricoles intéressantes, notamment des terres noires très fertiles et un climat très doux. Mais assez vite, dès que l'on va vers le nord, c'est la taïga, immense forêt peu pénétrable² où les animaux à fourrures sont très nombreux mais où déjà les hivers sont très rudes ; la mise en valeur agricole y est donc très difficile. Ensuite vient

¹ Les Stroganov restèrent au long de ces siècles une famille puissante, élevée au titre de comte au début du XVIII^e siècle ; puis ses membres furent chargés à maintes reprises de fonctions importantes. Ils s'exilèrent après 1917.

² Parcourant la Sibirie au début du XX^e siècle, le voyageur français Georges Ducrocq en est fortement frappé : « la forêt sibérienne est extrêmement touffue et sombre » (*Du Kremlin au Pacifique*, 1905, p.20).

la toundra faite très vite de vastes étendues dénudées où ne poussent que des lichens, des mousses, des graminées et des arbrisseaux ; la toundra subit huit à dix mois d'un hiver rude, dont deux à trois de nuit polaire. Enfin, elle débouche dans sa partie septentrionale sur un ensemble de glaces et sur l'océan Arctique. Pour ces raisons, l'implantation russe, n'a donc pas pu tirer profit des facilités qu'apportait au contraire le relief très commode puisque la Sibérie occidentale située à l'ouest de l'Ienisseï est une vaste plaine de 2000 kilomètres de large et la Sibérie centrale un plateau allant de 300 à 1200 mètres d'altitude. Le relief n'est donc compliqué qu'à l'est de la Lena, notamment dans le volcanique Kamtchatka. En dehors de cet extrême est, les montagnes sont essentiellement au sud avec le massif montagneux de l'Altaï aux riches ressources minières.



La conquête de la Sibérie de 1547 à 1725 (Source Wikipédia)

Pour toutes ces raisons, il y eut finalement jusqu'au premier tiers du XX^e siècle deux formes d'implantations en Sibérie. Les steppes méridionales furent le domaine d'une véritable colonisation agricole permise par la richesse des terres et la douceur du climat. C'est là que se développa lentement un peuplement qui resta néanmoins limité car il était composé de serfs qui s'étaient échappés, ou de gens susceptibles d'avoir affaire à la justice, sans oublier des condamnés à l'exil en Sibérie - ce qui commença dès le XVII^e siècle -, de cosaques, et d'un petit nombre de soldats ou d'employés de l'administration, auxquels on peut ajouter des popes et des moines. En 1662 il n'y avait en Sibérie que 70 000 Russes dont 34 000 paysans de l'État ou de la Couronne et autour de 7 000 exilés. Dès que l'on quittait les steppes méridionales, il n'y avait que les populations des *ostrogs*, composées avant tout de cosaques qui étaient les principaux producteurs de fourrures, celles-ci provenant soit de leur chasse, soit des tributs imposés aux indigènes. Ce qui est remarquable, c'est qu'en même temps, malgré l'extrême dureté de la nature sibérienne, de plus en plus difficile au fur et à mesure que l'on va vers le nord, des groupes de cosaques ont exploré tout l'espace sibérien. Dates clés : l'année 1645 qui voit Poïarkov atteindre le Pacifique et découvrir l'île de Sakhaline pendant que Simon Dejnev, passant par le nord, contourne l'Asie en partant de la Kolyma et découvre l'Anadyr qui se jette dans le détroit de Béring ; la découverte du Kamtchatka de 1697 à 1699 par Vladimir Atlassov. La pénétration s'est faite par les voies fluviales mais elle a été très extensive et à la fin du XVII^e siècle on peut considérer que l'ensemble de l'espace sibérien a été parcouru même s'il reste des zones à l'écart. L'État central en était informé car les expéditions cosaques fournissaient des rapports.

Des embryons d'administration, des relais de chevaux et pour la poste avaient été mis en place dans toute la moitié sud mais Pierre le Grand décida d'aller plus loin. Il s'agissait d'abord d'affirmer la puissance russe en soi et par rapport aux Chinois, l'expansion en Sibérie ayant eu entre autres conséquences de mettre en contact la Russie avec l'empire chinois qu'inquiéta aussitôt l'expansion de la Russie qui menaçait d'attirer dans sa zone d'influence la Mongolie. Ces inquiétudes s'accrurent lorsqu'à partir de 1645 les Russes passèrent l'Amour et y bâtirent un fort. En 1685, les

Chinois essayèrent de les chasser par la force. Les Russes ne voulaient pas d'un conflit car ils avaient déjà d'importants problèmes européens. Ils durent donc accepter en 1689 le traité de Nertchinsk qui amena la destruction de ce fort. Il prévoyait cependant l'organisation d'échanges commerciaux au moyen d'une caravane russe annuelle se rendant à Pékin mais les Chinois ne respectèrent cette disposition que de manière irrégulière et limitée. Le tsar essaya d'établir un accord durable qui fut concrétisé le 14 juin 1728 par le traité de Kiakhta qui demeura en vigueur jusqu'en 1851. Les échanges commerciaux auraient lieu exclusivement à Kiakhta ; par ailleurs, tous les trois ans une caravane russe pourrait aller à Pékin pour des échanges commerciaux.

Mais il fallait également à la fois renforcer la présence russe et, si possible, l'étendre. En même temps, aussi bien le nord-est de l'Asie que le nord-ouest américain restaient mal connus : les objectifs scientifiques étaient donc bien présents. Enfin, Pierre voyait d'un bon œil l'idée de contourner la présence américaine des Britanniques et des Français. Il décida donc de mettre sur pied une grande expédition de découverte dont il confia la direction à l'un des capitaines de sa flotte, le Danois Vitus Béring. L'expédition se rendrait sur la côte orientale du Kamtchatka et reconnaîtrait les confins de l'Asie et de l'Amérique. Elle comprendrait à la fois des savants, des cartographes et des marins pour l'exploration maritime et des artisans pour construire les bateaux nécessaires puis les réparer. Comme les ressources locales étaient réduites, une grande partie des matériaux nécessaires seraient amenés depuis Saint-Pétersbourg jusqu'au Kamtchatka. Il fallait donc traverser toute la Sibérie, ce qui prit une année entière après le départ en 1725. L'expédition maritime proprement dite ne put commencer qu'en juillet 1728. Par manque de ressources, elle ne put aller jusqu'au bout et établir de façon totalement indiscutable l'existence d'un détroit entre les deux continents. Revenu à Saint-Pétersbourg, Béring proposa un nouveau projet afin d'achever ce qu'il n'avait pu que commencer. Anne I^{re} ne donna son accord qu'en 1732. La nouvelle expédition s'ébranla l'année suivante et put démarrer son exploration maritime en mai 1741. Le Nord-Ouest américain fut enfin découvert, l'existence du détroit prouvée, une foule de renseignements scientifiques rassemblée et une partie des côtes cartographiée. Mais le prix à payer fut considérable : les deux tiers des membres des équipages moururent, à commencer par Béring lui-même. C'était cependant la fin de la conquête russe de la Sibérie, qui s'accompagnait en outre d'une possibilité d'installation en Amérique. Le tout avait pris moins de deux siècles mais si l'emprise russe avait été affirmée, si l'espace sibérien avait été globalement exploré, il ne s'y trouvait encore qu'une faible population et la ressource essentielle restait les fourrures.

Le passage au-delà de l'Oural avait permis aux Russes de retrouver une production importante de fourrures et plus encore de disposer désormais en quantités beaucoup plus élevées des fourrures les plus belles et les plus chères, celles de zibeline, d'hermine ou de renard bleu. Cependant, la demande était telle, surtout lorsque furent réellement établies des relations commerciales avec la Chine qui en avait peu et qui était prête à en acheter beaucoup, qu'il fallut même en importer. Et c'est ainsi que la moitié sans doute des peaux de castor canadiennes gagna Moscou où se trouvaient les meilleurs fourreurs, une grande part de ces peaux allant ensuite en Chine. En échange, par Kiakhta, les Russes importaient de grandes quantités de thé chinois ; c'était en Sibérie une boisson indispensable. La deuxième expédition de Béring renforça encore le rôle des Russes sur le marché des fourrures : elle avait en effet permis de découvrir le long des rivages américains d'importants peuplements de loutres de mer dont la fourrure était considérée comme la plus belle par les Chinois. Pendant près de trente ans, les Russes réussirent à garder secrets ces échanges qui avaient lieu, comme il se devait, à Kiakhta.

Les Britanniques et les Français finirent par être informés de ces très lucratifs échanges et, avec les Américains qui eurent la plus grande activité, ils se livrèrent à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle à une chasse à la loutre de mer qui fut si poussée qu'elle amena une quasi-disparition de ces animaux des rivages du Nord-Ouest américain. Les Russes y participaient aussi. Non seulement ils s'étaient installés en Alaska mais ils descendirent même jusqu'en Californie où ils arrivèrent au contact des Espagnols. Cependant, l'ensemble de l'activité des fourrures de ce Nord-Ouest américain

s'effondra à partir des années 1820. Ces territoires s'avérant d'un coût élevé et d'un rapport très faible, la Russie finit par céder l'Alaska aux États-Unis en 1867.

Les fourrures n'en constituaient pas moins, comme auparavant, la principale production de la Sibérie mais les produits miniers prenaient de plus en plus de place, l'Altaï devenant une zone majeure de colonisation. Par ailleurs, la colonisation agricole des steppes méridionales ne cessait de s'étendre. La population recensée augmentait donc sans cesse atteignant 1,5 million d'habitants en 1816 et dépassant les 2 millions au milieu du XIX^e siècle. Cela restait très peu. On parle beaucoup des déportés et condamnés à l'exil mais de 1823 à 1862, même si le chiffre peut apparaître considérable, ils ne représentèrent que 356 000 personnes. C'est donc d'abord l'abolition du servage en 1861 qui fut décisive : entre 1860 et 1892 il arriva 550 000 immigrants. Le nouveau et fort développement de la Sibérie fut symbolisé par la création en 1880 d'une première université à Tomsk. La fin du XIX^e et le début du XX^e siècle furent décisifs. D'un côté, il y eut entre 1891 et 1906 la construction du Transsibérien : chaque année des centaines de milliers d'immigrants arrivèrent désormais : 932 000 de 1896 à 1900. Il y eut de ce fait une poussée urbaine générale. D'un autre côté, entre 1906 et 1910 Stolypine mena une politique délibérée pour diminuer la pression démographique dans les territoires à l'ouest de l'Oural et pour développer la Sibérie (terres gratuites, prêts d'argent) : 2,6 millions d'immigrants vinrent entre ces deux dates.



Cela marquait la fin de la première expansion russe en Sibérie, commencée à la fin du XVI^e siècle. Les densités restaient toutefois très faibles et de nombreuses zones étaient toujours peu ou pas du tout connues, et pas seulement dans la partie nord de la toundra ; c'était souvent le cas en Sibérie orientale³. Certes, la menace chinoise avait disparu et à l'occasion des « Traités inégaux » la Russie avait repris les territoires au nord du fleuve Amour (Traité d'Aigun, 1858) qu'elle avait été obligée de céder en 1689 au traité de Nertchinsk. Mais désormais, et pendant la première moitié du XX^e siècle, le danger n'était plus chinois mais japonais. Malgré le développement du port de Vladivostok et les nombreux efforts russes, la guerre russo-japonaise de 1904-1905 fut un désastre qui se termina par la perte du sud de la Mandchourie et de la moitié de l'île de Sakhaline.

³Voir le magnifique roman de Vladimir Arseniev, *Dersou Ouzala*, dont Kurosawa a tiré en 1975 un film d'une exceptionnelle qualité.

Cependant, il n'en résulta pas de graves conséquences pour l'emprise russe en Sibérie. En maints endroits, on eut des combats acharnés durant la guerre civile opposant les Blancs et les Rouges. Vladivostok fut l'un des derniers points d'appui des Blancs dans une atmosphère extraordinaire bien décrite par Joseph Kessel qui a également mis en valeur la dureté du conflit en Sibérie⁴. Globalement, la Sibérie fut rétive à l'emprise soviétique mais les groupes opposants n'avaient guère les moyens d'offrir une résistance importante. En fait elle devint pour le pouvoir soviétique un grand ensemble d'une extrême utilité ce qui explique pourquoi sa population doubla du début du XX^e siècle à 1940 : 17,2 millions d'habitants, et doubla encore de 1940 à 1989 : 32,1 millions d'habitants. La Sibérie joua plusieurs rôles. Elle fut de plus en plus un ensemble de productions minières et d'installations industrielles, à la fois par suite des richesses de son sous-sol et parce que la proximité du conflit avec l'Allemagne nazie puis l'éclatement de celui-ci amenèrent le pouvoir soviétique à délocaliser à partir de 1941 les usines situées à l'ouest de l'Oural en Sibérie où une première usine métallurgique avait été fondée par Demidov à Barnaoul en 1730. Cette politique volontariste amena pour la première fois à exploiter les ressources du grand Nord sibérien malgré les difficultés climatiques extrêmes et au demeurant sans tenir compte des conséquences environnementales. Norilsk, qui compte 170 000 habitants, en est sans doute le meilleur exemple, cette ville située au nord du cercle polaire que l'on n'atteint que par avion⁵ et où la pollution est extrême. De fortes incitations à aller travailler dans le grand Nord sibérien furent mises en place mais tout cela serait resté limité s'il ne s'y était ajouté le goulag. Ce furent en effet des dizaines de milliers de déportés qui furent obligés d'aller travailler dans ces conditions extrêmes, souvent à partir des camps de déportation⁶. La Sibérie fut également l'endroit où Staline fit déporter des populations entières. Par ailleurs, de très importantes structures furent créées, avant comme après 1950, notamment des autoroutes, des aéroports et de très nombreux barrages hydroélectriques.

Il n'en reste pas moins que pour la première fois les espaces sibériens furent dominés et exploités avec au demeurant des difficultés depuis la fin du régime soviétique : la population a chuté d'environ 4 millions d'habitants. Mais une partie des directions qui avaient été choisies continuent d'être empruntées comme le montrent le développement de l'exploitation des ressources en pétrole et en gaz et les premières tentatives pour tirer parti du réchauffement climatique en développant la navigation sur l'océan Arctique. Ainsi, après ne s'être intéressés à la Sibérie que tardivement et avoir laissé une très grande place à des initiatives privées pour le développement d'une emprise territoriale qui doit presque tout aux Cosaques et à leur capacité d'action dans une nature extrêmement hostile, les Russes ont fini par dominer cet immense espace répondant ainsi à l'opinion affirmée en 1763 par le grand savant Lomonossov : la puissance russe dépendra de la Sibérie et de l'Arctique. Mais ici comme dans d'autres domaines la Russie risque de se heurter aux Chinois.

⁴ Voir ses deux grands ouvrages *Terres sauvages* et *La steppe rouge*.

⁵ Sauf en été où l'on peut s'y rendre par bateau.

⁶ Voir les travaux de Nicolas Werth, notamment *L'île aux cannibales. 1933, une déportation abandon en Sibérie*.